

**ANNE SIMON. *Une bête entre les lignes.***

Marseille: Wildproject, 2021, 397 pp.

**CRISTINA ÁLVARES\***  
calvares@ilch.uminho.pt

Les bêtes nous ravissent. Avec cette proposition inaugurale, Anne Simon développe, tout au long de presque 400 pages, une réflexion autour de l'affinité de la littérature et de la vie, perceptible dans l'aptitude de la littérature à capter et à donner forme poétique à « l'expressivité primordiale du vivant », où les animaux jouent un rôle clé pour autant qu'ils mettent en œuvre de multiples et diversifiées modalités d'habiter le monde. Les bêtes nous ravissent parce qu'elles animent et vivifient notre imaginaire dont les structures ou plutôt les réseaux ne sont pas qu'anthropologiques, ils sont cosmologiques ou, selon Jean Petitot, bio-anthropologiques, se retrouvant déjà, comme Bachelard, Caillois, Merleau-Ponty et Durand l'ont souligné, dans la chair du monde, dans la matière vivante. Le monde pense dans et avec sa matière, laquelle est toujours déjà sémantique. Or les animaux sont des émanations animées du monde, de sa chair, de son imaginal, qu'eux-aussi secrètent/écrivent : « le monde est un livre écrit par les bêtes », dit Anne Simon dans une reformulation de la phrase célèbre de Galilée. En nous rappelant le matériau animal de l'écriture (la morphologie animale des lettres, le vélin, la plume, l'encre), elle ajoute, avec Ginzburg et Quignard, que nous avons

appris à lire en chassant. Ainsi, depuis qu'il y a littérature, les animaux ont toujours fasciné écrivains et écrivaines qui les ont inclus dans « la sphère créative et agissante du Verbe ». Dans l'Anthropocène cependant les animaux sont ces « autres si proches » qui, à quelques exceptions près, notamment la canine, sont devenus quasiment invisibles dans nos paysages urbains, condamnés les uns à l'extinction, les autres aux dispositifs de l'industrie agro-alimentaire. Élevés à la dignité de cause politique et éthique, les animaux constituent un axe fondamental pour réévaluer la place de l'humain dans la planète et, par conséquent, repenser le *statu quo* ontologique par ces temps de mutation écologique. L'essai de zoopoétique d'Anne Simon rejoint ce grand et inextricable débat global qui imprègne ce que Frédéric Worms appelle « le moment du vivant ». Résultat de vingt ans de recherche sur les bêtes en littérature, l'ouvrage représente un moment très fort dans la consolidation et la théorisation de la zoopoétique comme nouveau champ d'études littéraires interdisciplinaires. Dans le sillon creusé par Derrida, référence centrale avec laquelle viennent consteller Kafka, Merleau-Ponty, Deleuze, de Fontenay et la *Genèse*, l'essai énonce les coordonnées

---

\* Professora Associada com Agregação, Universidade do Minho, Escola de Letras, Artes e Ciências Humanas, CEHUM, Braga, Portugal. ORCID: 0000-0001-5968-4724.

majeures de la zoopoétique et examine ses implications dans une vingtaine d'écrivains et d'écrivaines des XXe et XXIe siècles, depuis Proust jusqu'à Jean-Christophe Bailly, en passant par Giono, Beck, Darrieussecq, Lacarrière, Rolin, Rosenthal, Quignard, Rose-Innes, Chevillard, entre autres. Hergé et Spiegelman y figurent également et on se réjouit de l'inclusion de ces deux noms de référence de la bande dessinée et du roman graphique.

Le titre de la première partie, « Histoires de souffles », renvoie au souffle comme élément qui unit la vie et le langage : nous respirons quand nous parlons. Le verbe n'est pas une abstraction dissociée du corps et du sensible, il est bel et bien incarné. Évocation de l'expressivité primordiale du vivant, la littérature méconnaît la disjonction entre *physis* et *logos*, parce qu'elle est souffle de vie et de verbe. Fondée donc dans une pensée sensible et une conception charnelle du langage et de la littérature, la zoopoétique considère les animaux au pluriel et en chair et en os, c'est-à-dire irréductibles à l'Animal, « catégorie qui uniformise le divers et oppose toutes les espèces à la seule qui compte », et élit la chair du monde comme lieu des échanges interspécifiques. Il en découle une orientation *zoopoéthique* fondamentale : l'herméneutique ne doit pas réduire le réel énigmatique des bêtes à la spécularité anthropocentrée, mais au contraire garder leur altérité « à l'intérieur d'un espace à la fois partagé (y compris dans la menace) et diversement investi » où la proximité, la communication et la rencontre sont possibles. Ceci ne signifie pourtant pas que les animaux fabuleux et symboliques soient à ignorer (car les animaux réels et les animaux fictionnels n'existent pas les uns sans les autres), mais que la littérature parle du monde et, par conséquent, d'animaux réels. Autrement dit, les

animaux littéraires ne sont pas que des êtres de papier car les passages entre réalité et fiction sont nombreux.

Un des buts de la zoopoétique est de cerner comment la présence littéraire des bêtes dérange nos sphères d'appartenance et d'intentionnalité, déplace nos modes d'accès au monde, altère notre identité, nous pousse hors du cercle de notre humanité, bref comment les bêtes nous ravissent. Pour ce faire, priorité est accordée à la dimension sensible aussi bien des animaux que des textes : rythmes, allures, modulations, répétitions, intensités, affects émergent dans l'ordre syntaxique, le distendent et le disloquent. Comment la résonance animale des textes désarticule la langue, débranche ses circuits et défigure nos représentations, voilà ce qu'Anne Simon examine minutieusement dans la série de romans (sauf pour Casmèze, performer zoomorphe) qui constituent la deuxième partie « Sur le vif : hybrides et êtres de fuite ». On y détachera Marie Darrieussecq comme un exemple paradigmatique de la façon dont le niveau rythmique et sonore du texte soutient « la tension vers l'altérité » qui caractérise l'écriture comme expérience des limites et le roman comme genre de la désorientation et la sortie de soi. On rapprochera ce niveau non théorique du texte du vieux sémiotique kristevien lequel impliquait que le sujet humain ne reste pas confiné au symbolique, étant donc apte, en termes deleuziens, au devenir-animal. Corrélativement le réel énigmatique des bêtes se manifeste aussi dans leur dimension insaisissable : êtres de fuite, élans qui esquivent la capture du langage, qui apparaissent de disparaître, elles relèvent moins de la représentation que de l'indice et de la trace. Ainsi une bête est-elle entre les lignes, pas dans les lignes, et ces lignes ne sont pas droites, mais elles s'entrelacent et s'enchevêtrent.

Dans la troisième partie, « À vif : politiques animales », à la vivacité des animés succède leur réification ou devenir-artificiel. S’y découvrent « les désastres qui entremêlent les voies des bêtes et les chemins des hommes ». Les animaux liminaux, comme les chiens errants chez Jean Rolin, et l’infra-animalité (nom vertébrée, non mammifère, « radicalement *hors sujet* »), oscillent entre la convergence anthropomorphe (chiens errants, vagabonds et autres marginaux partagent les mêmes lieux interstitiels de désolation et de violence) et l’informe des vivants souterrains ou invisibles qui envahissent nos habitations ou habitent en nous : insectes, rongeurs, vers, larves, bactéries, microbes. Toute proche qu’elle soit, la vermine se trouve aux antipodes des espèces que nous aimons évangéliquement (singes, chiens, chats, vaches). L’infra-animalité, qui matérialise « l’humide viscosité du vivant », selon le mot de Massimo Filippi, constitue le point d’impossible ou d’abject de la représentation anthropomorphe et présente donc un potentiel subversif de l’humanisme, l’humanisme étant à entendre, selon Quignard, comme l’image aimable que les humains se font d’eux-mêmes. Captée dans la sphère du logos mais se dérochant à son maillage, liminaire ou liminale, résistant à la catégorisation, fissurant le miroir humaniste, une bête entre les lignes incarne le réel au sens lacanien du terme. A cette différence près que l’inertie qui caractérise le réel selon Lacan – ce qui revient toujours à la même place, ce qui toujours se dérobe – est ici remplacée par la dynamique, la diversité et la profusion de la vie, si bien que la rencontre avec un animal n’est pas tant une rencontre manquée mais bien plutôt un événement qui réenchante le monde, un émerveillement : les bêtes nous ravissent et ce ravissement implique qu’« il n’y a de

sujet humain véritable qu’en regard d’une altérité inassimilable, qu’il reconnaît pourtant comme une part inaliénable de lui-même ».

La zoopoétique s’inscrit en plein dans le moment du vivant dont l’une des manifestations les plus importantes pour les études littéraires est sans doute la rencontre des humanités avec les sciences de la vie : biologie, écologie, zoologie, éthologie. Issue de cette rencontre épistémologique décisive, tributaire des grands débats philosophiques, politiques et éthiques qui se tiennent dans la mouvance des *animal studies* et du posthumanisme critique, la zoopoétique remplace l’opposition par la distinction qui, étant toujours relative, introduit à la relation, critère majeur du vivant : l’interdépendance des vivants exige une éthique de la relation à (re)découvrir dans la littérature. Anne Simon assume critiquement certains acquis ou idées-forces de ces courants, qui sont loin d’ailleurs d’être homogènes, tout en se déprenant des automatismes doxiques qu’ils charrient. Elle refuse, par exemple, de traiter l’Occident en bloc monolithique et décale « Occident » et « Oxydent », celui-ci, rouillé de dualisme, ne coïncidant pas avec celui-là, vivifié au fil des temps par une pluralité de traditions et de matrices en tension et en dialogue à même de nourrir son indéniable capacité autocritique. Se tenant à l’écart des stratégies rhétoriques qui constituent l’Occident en souffre-douleur (ce qui relève souvent de la pratique typiquement judéo-chrétienne d’auto-fustigation) ainsi que de « l’empathie mal réglée » de l’irénisme animaliste, Anne Simon fonde la zoopoétique dans l’étude de la Bible hébraïque et de la pensée juive qui lui est associée pour montrer de quelle façon le Livre fondateur de l’Occident est susceptible de multiples interprétations qui dérangent nos représentations rouillées

de l'animalité et des rapports entre les humains et les animaux. Comme d'autres grands récits occidentaux, la Bible ne doit pas être jetée aux orties, son étude doit poursuivre afin d'éviter des lectures précipitées et réductrices. Une attention particulière est accordée à l'étymologie valorisée comme longue sédimentation de significances, qui introduit de la lenteur et de l'archaïque dans la grande accélération contemporaine. Parmi les récits de l'Ancien Testament mobilisés par Anne Simon, celui du Déluge a une place prééminente. En effet, le motif de l'Arche – l'*Archè*, la Terre, l'origine commune, profane ou divine, qui réunit les vivants – traverse cet essai avec la prégnance de son sémantisme complexe et contradictoire, mais surtout avec la promesse d'un monde régénéré par une nouvelle alliance entre les espèces embarquées dans un destin commun. L'Arche est encore associée à une autre promesse qui porte cette fois-ci sur le prochain livre d'Anne Simon qui s'appellera *Histoires d'Arches*.

DOI : 10.21814/2i.3435